

Léon XIII***Le semeur de Dieu***

Jean-Baptiste Noé, Edition Adalbéron de Noé, 2010.

Biographie qui ne se perd pas dans les détails et permet de saisir les idées qui ont animé le long pontificat de ce Pape, qui vécut à une époque mouvementée et clé de l'Histoire. Il y a plusieurs études sur des points du pontificat de Léon XIII ; il n'y a qu'une seule biographie en langue française... celle-ci !

INTRODUCTION :

Vicenzo Joachim PECCI naît en 1810, à l'ère napoléonienne, et meurt en 1903, presque un siècle plus tard, après la colonisation de l'Afrique, la révolution industrielle, la montée en puissance de la Prusse, l'unification Italienne, etc. C'est tout un monde qui a changé de son vivant, et, s'il n'a pas changé radicalement les choses, il a posé toutes les bases de ce qui adviendra ensuite dans l'Eglise...

Léon XIII succède à Pie IX en 1878, à l'âge de 68 ans ; après avoir été Nonce en Belgique et Archevêque de Pérouse, il a peu de chances d'être élu Pape ; élu comme « Pape de transition » après le long pontificat de Pie IX (32 ans), il restera 25 ans sur le trône de Pierre...

Célèbre pour son encyclique sociale « Rerum Novarum », il est aussi « le Pape du Rosaire », le Pape qui a restauré l'étude de St Thomas d'Aquin, le Pape de la conversion des Anglicans et des relations avec les Orthodoxes, le Pape du conflit avec les Gouvernements athées (Prusse, Italie, France, Angleterre, Russie). Docteur, Pasteur, diplomate, fin lettré, homme de Dieu, serviteur de l'Eglise. Le principal combat de Léon XIII aura été contre le rejet de Dieu dans la société ; ce combat a pris de multiples formes, mais c'est la trame de son pontificat. « Pasteur avant tout, docteur comme base de tout, et diplomate comme intérêt pour tout, voilà les trois principales caractéristiques d'un pape qui n'a jamais cessé de semer la parole de Dieu, d'être un semeur de Dieu impénitent, quitte à ce que les moissons ne soient pas au rendez-vous de son pontificat. »

PREMIERE PARTIE : LE PASTEUR

Né le 2 mars 1810 à Carpinetto, petit village du Latium (centre de l'Italie), dans une famille de la noblesse de Sienne, de père Colonel dans les armées pontificales, il grandit au château familial entre ses trois sœurs et trois frères. En 1817, la famille part s'installer à Rome pour éviter les fréquents brigandages, et Joachim est élevé chez les jésuites. Mens sana in corpore sano, il est pétri de littérature antique et bon sportif. Agé de 14 ans, il perd sa tendre mère. En 1825, il assiste au Jubilé de Léon XII, qui le marquera par son faste, et est choisi par son collègue pour réciter un poème au Pape, ce dont il s'acquittera fort brillamment. C'est en hommage à Léon XII qu'il choisira son nom de Pape.

En 1832, il rentre à l'Académie des nobles ecclésiastiques (« école des Nonces »), dans laquelle il se distingue, et dont il sort en 1837, peu avant la mort de son père. Orphelin à 27 ans, il se démène durant l'épidémie de choléra de Rome, et réchappant miraculeusement au virus contracté, il pourra être ordonné prêtre le 31 Décembre 1837. Son premier poste est Légat pontifical à Bénévent, près de Naples, dans les Etats Pontificaux ; le brigandage y sévit, et Pecci mène son enquête puis fait arrêter par surprise les notables qui ont part aux gains contre leur inaction. Trois ans plus tard il est muté à Pérouse, en Ombrie, à 150 Km de Florence. Là, il se frotte à la Franc-

maçonnerie, et aux Carbonari, partisans de l'unité italienne sur fond d'idées libérales. Là, c'est donc contre les idées néfastes que Pecci aura à lutter. Il commence une politique de modernisation des infrastructures pour contrer les élans indépendantistes. Mais trois ans à peine après son arrivée, il repart, et cette fois-ci, pour la Belgique. Afin d'y être Nonce, il est ordonné évêque ; il a 33 ans.

La Belgique est alors un jeune état : autonome en 1830, reconnue comme telle au niveau international en 1839, elle est née de la volonté anglaise de priver la France et l'Allemagne de l'accès à la Mer du Nord. C'est l'union artificielle de la Wallonie et des Flandres, confiée au Roi Léopold, un Saxe-Cobourg protestant marié à une catholique, Louise d'Orléans. Leurs enfants sont élevés dans la foi catholique. Pecci plaît au Roi de par son intelligence. La Belgique est partagée entre catholiques et libéraux. « Le libéralisme est une doctrine multiple, mouvante, qui a de nombreuses implications, aussi bien dans le domaine économique que politique et culturel. Il est difficile de le définir car il n'a pas de frontières précises. (...) L'idée de fond du libéralisme c'est, comme son nom l'indique, la liberté. Liberté pour les hommes, liberté pour l'entreprise, liberté pour la politique. Et c'est là que commencent les problèmes, car la liberté reste à définir ; ce qui fut l'axe majeur du pontificat de Léon XIII. »

Soit on voit la liberté comme la licence sans frontières, soit on voit la liberté comme une libération intérieure causée par la rectitude morale et le pardon des péchés opéré par le Christ.

Les libres-penseurs voient l'Eglise comme une tyrannie, à supprimer. L'Eglise voit les libéraux comme des destructeurs, contre lesquels elle proposera des structures sociales et des associations de bienfaisance et de solidarité.

Un des terrains de guerre entre ces deux parties, c'est l'école. Car l'école, la formation des jeunes, c'est l'avenir d'une société ; et tout le monde l'a compris. Contradiction dans les faits, les libéraux sont contre la liberté scolaire, et pour la nationalisation de l'école et de l'université. Pecci incite donc les évêques à être attentifs à la qualité de l'enseignement dans les écoles catholiques, et veille sur l'université de Louvain. L'opposition avec le gouvernement devient trop claire, et même si le Roi le soutient, la Belgique est une monarchie constitutionnelle : Pecci, nommé en 1843, est renvoyé à regret par Grégoire XVI en 1846, direction Pérouse. Retour dans cette ville, mais comme évêque cette fois-ci, et non plus comme Légat pontifical ; il a 36 ans. Il profite du délai entre son renvoi et sa prise de fonction pour visiter l'Europe. Il va en Angleterre, rencontrer Newman (qui sera son premier Cardinal nommé quelques années plus tard, après la conversion de Newman au catholicisme en 1845). Les huit premières années de sacerdoce de Pecci lui donnent un taux de stabilité de deux ans et demi de moyenne ; ensuite, il restera trente ans à Pérouse et vingt-cinq ans comme Pape... Il n'est pas un instable, contrairement aux apparences !

Le XIX^e s., c'est le siècle qui débute par l'apogée de Bonaparte, et l'emprisonnement de Pie VII. En 1830, puis en 1848, c'est la révolte à Rome. De 1860 à 1870, c'est la perte par annexion des Etats Pontificaux.

Il y a une opposition entre l'Etat et l'Eglise ; une fragilisation de l'Etat par des mouvements anarchistes et révolutionnaires ; une haine de la religion allant jusqu'à la persécution, tant chez les élites que dans le peuple, en continuité de la Révolution Française. Le lien entre ces réalités est le matérialisme : il n'y a de réalité que physique, il n'y a donc de solution que politique ; la dimension de conversion du cœur, de changement de paradigme, de modification des comportements, n'est pas prise en compte. Le matérialisme a pu prendre racine dans l'essor industriel, qui a pu faire croire au bonheur par le matériel et à la solution scientiste des problèmes.

Pecci reprend sa politique précédente : il lutte contre la propagande maçonnique en soulageant matériellement le peuple, montrant que l'Eglise n'est pas l'ennemie du peuple, et montrant que cela fait partie de sa vocation. Il insiste aussi sur la formation spirituelle des chrétiens, de leur approfondissement religieux : il commence par le catéchisme, puis le séminaire (introduisant St Thomas d'Aquin), et la restauration des églises. Puis il augmente le volet social : orphelinats, patronages, hospices. Mais on ne combat les idées que par des idées : il pousse donc à

l'établissement de réponses appropriées aux questions du moment par des revues et journaux chrétiens, et il s'adresse lui-même régulièrement à son peuple par des lettres pastorales (qui seront lues bien au-delà de son diocèse).

Suite à la crise de 1848, les évêques se réunissent, et Pecci est chargé de la rédaction du rapport remis au Pape. Il préconise trois solutions : développer la bonne presse, développer l'instruction, mieux former le clergé. Ce rapport le fait remarquer du Pape, qui le créera Cardinal en 1853.

En 1860, Pérouse est prise et Pecci devient évêque d'une ville passée aux mains des libéraux. Pecci mène donc une politique d'indépendance. En 1869-70, il est père conciliaire à Vatican I. Pecci se sent fatigué ; il obtient un évêque auxiliaire ; puis en 1877, à 67 ans, il est nommé Cardinal Camerlingue et rejoint Rome, quittant ainsi le terrain pour les bureaux. Le Camerlingue est celui qui a en charge les affaires matérielles, l'organisation des Conclaves (et qui comme tel n'est jamais élu). Pie IX décède peu après Victor-Emmanuel II, et, pour éviter les fuites d'information, le Camerlingue décide de réunir le Conclave dans la Chapelle Sixtine : c'est une nouveauté ! Signe de la calme fermeté de Pecci, quand le Roi d'Italie (Humbert) demande à siéger au premier rang pour les funérailles de Pie IX, il fait répondre que le premier rang revient, selon le cérémonial, aux Ambassadeurs des grandes puissances, puis ensuite aux princes étrangers de passage dans la Ville, et que Humbert pourra bien entendu siéger parmi eux ! Au Conclave, Pecci est élu au troisième tour de scrutin ! (4/5° des cardinaux sont Italiens, donc connaissent la valeur de Pecci.) 1878 ; 68 ans.

Pecci prend le nom de Léon XIII, en hommage à Léon XII ; il donne sa première bénédiction papale dans la basilique St Pierre (comme Pape prisonnier, tel Pie IX) ; il envoie un télégramme aux chancelleries des Etats pour annoncer son élection, sauf le Roi d'Italie ; il se fait couronner dans la chapelle Sixtine (idem). Son premier discours a pour objet l'union de la foi et de la raison. Sa première encyclique, *Inscrutabili*, est une lutte contre le positivisme et le naturalisme.

Léon XIII a un emploi du temps très organisé, une vie très austère, une réelle piété. Il a une réelle affection pour la France, même si elle maltraite l'Eglise depuis la Révolution, car il lui reconnaît une mission exemplaire. Pourtant en 1877-78, les radicaux accèdent au pouvoir et les lois anti-chrétiennes culmineront en 1903-1906 par l'expulsion des religieux et la confiscation des biens catholiques. L'Allemagne est en plein *Kulturkampf*, volonté de remplacement du catholicisme par le luthéranisme prussien. La Russie persécute les catholiques en Pologne et en Ukraine. L'Autriche-Hongrie est hostile au Pape. Seule l'Angleterre est neutre, mais elle est quasi-entièrement anglicane...

DEUXIEME PARTIE : LE DOCTEUR

Léon XIII n'a comme alliés qu'une partie du peuple et des intellectuels. Ne pouvant se déplacer, il reçoit beaucoup. Léon XIII utilise les encycliques comme des armes offensives ; il a un langage clair et direct, sans détour ni diplomatie, dénonçant « l'insatiable cupidité des choses qui passent et l'oubli des choses éternelles ». Léon XIII est le Pape qui a rédigé le plus d'encycliques mariales, et consacré le mois d'Octobre à la Vierge ; c'est lui qui a mis une grotte de Lourdes dans les jardins du Vatican. Il souligne aussi la place de St Joseph ; et de l'Esprit-Saint.

Erudit, c'est le Pape de St Thomas d'Aquin (encyclique *Aeterni Patris* de 1879), qui aide à répondre aux questions de son époque, et qui réconcilie foi et raison ; et c'est le Pape de l'intérêt pour les sciences. Philosophie, histoire, sciences et arts : quatre domaines d'imprégnation chrétienne à réaliser. Philosophie : St Thomas d'Aquin. Histoire : archéologie, histoire biblique, ouverture des archives du Vatican aux chercheurs. Sciences : soutien à l'Académie Pontificale des Sciences. Arts : considéré comme vecteur d'idées, il y inclut, dans sa conception, les belles lettres. Conservateur, ou moderne ? Léon XIII ne supporte pas trop les étiquettes : trop indépendant et brillant pour cela... Il

ne confond pas modernisme et modernité, distinctions et relativisme, liberté et libéralisme.

En 1882, pour les 700 ans de la naissance de St François d'Assise, il intègre le tiers-ordre franciscain (qu'il ouvre aux laïcs en 1883). C'est aussi cette spiritualité qui le rend sensible à la vie du peuple. Léon XIII est ainsi l'auteur de l'encyclique sociale *Rerum Novarum*.

En 1900, il préside à l'année sainte, et publie une encyclique tournée vers la personne de Jésus, son historicité et sa divinité (toutes deux contestées). Il appelle aussi à l'oecuménisme. C'est sous son pontificat qu'il y aura un rapprochement des Anglicans (et le mouvement d'Oxford de Newman), qui se joue sur fond d'enquête historique (sur la validité des ordinations depuis Parker) et dont le Pape respecte la vérité sans concession. C'est aussi lui qui gère le retour des « uniates ». Sa condamnation du socialisme le rend sympathique au Tsar et fait comprendre à celui-ci que les catholiques ne sont pas un danger pour la Russie (où Russie et Orthodoxie ne font qu'un) ; il essaiera (en vain !) de lui faire comprendre que l'opposition Latins/Grecs n'est plus de mise, mais que la vraie scission est entre croyants et incroyants.

TROISIEME PARTIE : LE DIPLOMATE

En 1870, le Vatican, reliquat des Etats Pontificaux, n'existe pas dans les chancelleries et ne possède pas d'ambassades dans les pays du monde : il n'est pas reconnu comme tel, car ce serait maintenir le principe de la puissance temporelle de l'Eglise ! Léon XIII nomme un Secrétaire d'Etat, comme si de rien n'était, comme s'il y avait un Etat du Vatican. Léon XIII décide de s'appuyer sur les laïcs, de susciter chez eux une conscience catholique mondiale, alors en germe : les malheurs de Pie VII et Pie IX lui ont donné le jour, il reste donc à l'organiser et à lui donner conscience d'elle-même ! Léon XIII se pose en victime, comme Pie IX ; il maintient le non expedit, demandant aux Italiens de ne pas participer à la vie politique du nouveau pouvoir. Il se pose comme partisan de la paix mondiale, proposant les analyses et prodiguant ses conseils. Il pense que seul le christianisme est porteur de civilisation, et entend bien le faire savoir. Pour Léon XIII, établir les études thomistes et promouvoir le Rosaire sont des volets de cette vision, sont en cohérence avec son action politique comme remèdes des maux de son temps.

Léon XIII va diversifier le collège des cardinaux, faisant baisser la proportion d'Italiens en son sein, afin de rétablir davantage l'universalité de l'Eglise.

En Allemagne, la suprématie de la Prusse via le Kulturkampf voit le jour en 1870. La politique de Bismarck est en faveur de la protestantisation luthérienne, et donc de l'anti-catholicisme. *Cujus regio ejus religio* est toujours de mise ! 1870 est l'année de l'établissement du Reich, ainsi que de la création du Zentrum (le parti politique catholique, qui pèse 30% des voix). De 1871 à 1875, des mesures vexatoires sont prises : nomination des évêques soumise à accord de l'Etat, amendes ou expulsion des prêtres réfractaires, contrôle des écoles ; ce sont « les lois de Mai ». Mais cela renforce le sentiment de résistance des catholiques. En 1878, l'Empereur Guillaume I^{er} est victime de deux attentats fomentés par les anarchistes ; il prend conscience alors qu'il doit avoir le soutien des catholiques et suspend les répressions. En 1883, les prêtres expulsés ont droit de retour dans leurs paroisses. Léon XIII précise que les catholiques sont tenus à la fidélité au Pape dans le domaine de la foi, pas dans celui de la politique, afin de permettre au Zentrum des compromis de fait tandis que lui maintient des oppositions de principe... En 1888, Guillaume II accède au trône, et c'est un pur Prussien anti-catholique.

Derrière la question du gouvernement et de son indépendance par rapport aux avis du Pape, il y a la question de la liberté humaine : sommes-nous libres de faire ce que bon nous semble, ou Dieu a-t-Il son mot à dire ? Léon XIII n'est pas contre la démocratie, tant que le gouvernement élu respecte la loi de Dieu, la loi naturelle. Tout pouvoir vient de Dieu, pas du peuple ; le peuple ne fait que désigner celui qui l'exercera ; le peuple n'est pas une source d'autorité, mais un délégataire. Cette opposition entre deux philosophies est une ligne de fracture nette, qui ne permet pas le

compromis. La marque du respect de la loi de Dieu est la justice. Nul n'est tenu d'obéir à une loi injuste ou faisant résulter l'injustice. Ce qui importe à Léon XIII, c'est moins le gouvernement que les lois promulguées. C'est ce principe qui guida son action vis-à-vis de la France.

Entre 1800 et 1880, la France a connu neuf changements de gouvernements, et la III^e République n'est pas son dernier mot... « La France vit ainsi ce paradoxe qui ne cesse d'étonner les observateurs étrangers : la population est très majoritairement catholique et monarchiste, et elle est gouvernée par des hommes qui sont foncièrement anticléricaux et républicains. » Les républicains persécutent les catholiques ; ceux-ci sont donc monarchistes ; et les républicains voient en cela un motif de justification objectif de leurs persécutions : un cercle vicieux est installé. Un des causes des persécutions, c'est le soutien des catholiques au Général Boulanger, un revanchard qui s'est avéré désastreux. Idem autour de l'Affaire Dreyfus (1894-1906) : antidreyfusard est synonyme de monarchiste catholique ! Le gouvernement élu en 1902 le fera payer cher, au nom de la sauvegarde du régime... De plus, l'orléanisme n'a pas de racines dans le peuple.

Léon XIII aime la France ; il en a appris la langue, connaît son histoire et sa littérature, et considère qu'elle est le poumon intellectuel de l'Europe, même si ce poumon rejette parfois un air toxique. C'est de France que partent les idées. C'est donc elle qu'il faut guérir et convertir en priorité pour le rétablissement universel de la chrétienté. Léon XIII fait construire dans les jardins du Vatican une réplique de la grotte de Lourdes, devant laquelle il se rend souvent. Léon XIII voit la situation de la France dans le contexte plus large du Kulturkampf et de la Question Romaine en Italie ; ce que ne feront pas les Français... Les idées plutôt que les partis : dans un pays qui a un siècle de République, Léon XIII propose de jouer le jeu pour modifier les lois de l'intérieur, d'abord en faveur de la liberté d'expression religieuse. Léon XIII va donc demander au Cardinal Lavigerie, archevêque d'Alger respecté de tous pour son combat victorieux contre l'esclavage au Soudan (perpétré par les musulmans), de lancer l'idée du ralliement à la République, de fait (et non de consentement à ses idées). Léon XIII lui demande de prononcer un discours dans lequel il se montrera non opposé à la République. Le 12 Novembre 1890, c'est le « toast d'Alger » : recevant l'Amiral Duperré et son Etat-Major qui ont jeté l'ancre à Alger, le Cardinal lit un communiqué au dessert, dans lequel il appelle les catholiques à cesser les divisions et à adhérer à la forme du gouvernement actuel ; puis la musique des Pères Blancs joue la Marseillaise. Cela stupéfie... les deux camps ! « Le Saint-Siège accepte les gouvernements établis, et il traite avec eux en vue d'intérêts supérieurs à celui des formes politiques. » Le Cardinal Lavigerie a ainsi expliqué dans un entretien : « En résumé, ce que doivent faire les catholiques de France, c'est se soumettre simplement à la forme du gouvernement national, recommander l'union entre les catholiques, profiter de cette union pour défendre avec plus d'énergie, dans les assemblées, dans la presse, auprès des pouvoirs publics, la cause et les droits de la religion, s'abstenir de prendre part aux querelles, aux passions, aux entreprises politiques des partis, et implorer surtout le secours de Dieu sur la France et l'Eglise. » Le Cardinal Lavigerie avait déjà, en son temps, été missionné par Pie IX pour persuader le Comte de Chambord, éventuel Henri V, de monter sur le trône qui lui était offert. Il raconte à un journaliste du *Temps* son entrevue de 1870 : « C'est sur l'invitation formelle de Pie IX que je m'étais engagé, comme je me suis engagé cette fois avec l'autorisation formelle de Léon XIII. Je vis à Marienbad le Comte et la Comtesse de Chambord. Le pouvoir était vacant. Il s'agissait de le prendre. Je le dis au Comte de Chambord. Lui et la Comtesse, lui, et sa femme plus que lui encore, se déroberent, déclinèrent, refusèrent. L'occasion n'était pas venue : on ne pourrait faire à la France tout le bien qu'on voudrait. J'insistai : 'Je suis né près de Pau, dans le pays de votre aïeul Henri IV. Permettez à un Pyrénéen de vous dire qu'Henri IV n'eût point parlé comme vous, Sire.' Le Comte de Chambord ne crut pas devoir changer d'avis. Je partis donc de Marienbad directement pour Rome. Je vis le Pape Pie IX. Je lui répétai les paroles du Comte de Chambord. Pie IX fut bouleversé. Il prit entre ses mains sa tête vénérable. « Ah ! Che scempiaccio ! Che scempiaccio ! Perde se stesso e perde noi ! {Ah ! Quel imbécile ! Quel imbécile ! Il se perd lui-même et il nous

perd!}. »

Léon XIII dit qu'il n'a donné mission formellement à Lavigerie qu'une seule fois, en 1888, dans sa lutte contre l'esclavage. Mais il a largement encouragé Lavigerie à reprendre du service d'ambassade en faisant un discours de ralliement effectif (et non idéologique) à la République, afin que les catholiques pèsent dans la vie politique française. Le Pape ne pouvait le faire lui-même sans lâcher les monarchistes, excellents catholiques. A la proposition de Lavigerie, Léon XIII a donné son accord et son encouragement. Lavigerie, dans sa déclaration, appelle donc à « l'union » et à « l'adhésion à cette forme de gouvernement », quitte à « sacrifier tout ce que la conscience et l'honneur permettent (...) pour le salut de la patrie ».

En 1891, Charles Benoist rencontre Léon XIII, et obtient l'expression de sa pensée politique : « Ce qu'il faudrait en France, ce serait une politique modérée, conservatrice, qui réunirait tous les honnêtes gens. Il ne faudrait pas que le gouvernement fut aux Francs-Maçons, aux radicaux. La France est un pays catholique, très chrétien, et ne veut pas une politique radicale. (...) Voyez-vous, il faut constituer ce parti modéré. Il faut le constituer avec tous les hommes de probité, de science, de talent, pour que la France se relève et reprenne en Europe la situation qui doit lui appartenir, pour qu'elle recommence à être grande. Autrement, non, ce sera mauvais. » Hormis Albert de Mun et d'autres grandes figures, personne n'a suivi Léon XIII, et ledit parti conservateur, à l'image du Zentrum, n'a jamais été fondé. D'autant plus étonnant qu'un des paradoxes de l'époque, c'est que plus le Pape est attaqué, plus il est aimé du peuple !

« On dit aussi que Léon XIII est plein de contradiction car il appelle les catholiques français à accepter leur forme de gouvernement et qu'il interdit aux catholiques italiens de participer à la vie politique de leur Etat. Il n'y a là de contradiction que pour ceux qui ne veulent pas lire ce qu'il a écrit. Sa philosophie politique est très claire, et elle a des incidences différentes selon qu'on l'applique en France ou en Italie. »

Léon XIII utilise les moyens de communication de son époque : il diffuse sa photo, se prête à un court-métrage cinématographique (dans lequel il se promène dans les jardins du Vatican) ; n'interdit pas un certain engouement pour sa personne, et se montre plus « bon grand-père » que « souverain pontife ». « Léon le Pacifique », comme on le surnomme, est vu comme un nouveau Léon le Grand, qui fera victorieusement face aux barbares. C'est « politiquement » qu'il accepte l'idée d'un jubilé pour le cinquantenaire de son ordination sacerdotale, en 1888. Il célèbre sa Messe de Jubilé sur la confession de St Pierre, sous le baldaquin du Bernin, chose qui ne s'était plus faite depuis 17 ans... Le sultan du Maroc et l'Empereur du Japon envoient des représentants : signe que le Pape est reconnu universellement, quoiqu'en disent les grincheux francs-maçons... Rebelote en 1900 ! Et en 1902, pour les 25 ans de son pontificat (où il accueillera en ambassade Guillaume II d'Allemagne et Edouard VII d'Angleterre, deux nations protestantes !).

Disons enfin un mot de *Rerum Novarum*, l'encyclique qui lance la *Doctrine Sociale de l'Eglise*, en traitant du capital et du travail. C'est la seule encyclique pour laquelle des papes postérieurs ont rédigé des encycliques complémentaires à ses dates anniversaires ! Intéressement des ouvriers aux profits de l'entreprise, caisses mutuelles de solidarité, écoles, logements, et parfois hôpitaux d'entreprise, etc., beaucoup de réalisations sont dues à l'impulsion et l'éclairage de Léon XIII. Léon XIII répond surtout au socialisme, qui prône la lutte des classes pour mener à la société sans classes ni propriété privée : le Pape montre qu'il n'y a pas opposition des classes, mais complémentarité des uns envers les autres, il maintient la propriété privée comme un droit fondamental de la personne humaine, et appelle à la conversion plutôt qu'à la révolution. « la doctrine sociale de Léon XIII n'est ni socialiste ni libérale. » Léon XIII ne promet pas le paradis sur terre, et il ose regarder la souffrance comme une réalité stable (que l'on pense au terrible mais vrai « des pauvres, vous en aurez toujours » de Jésus...). L'ouvrier doit être honnête ; le patron doit être juste et humain ; les hommes doivent bâtir ensemble la société et non pas la ruiner par leurs oppositions. Mais tout ne se joue pas sur le plan matériel : l'épanouissement de l'homme se fait aussi

par sa famille (et donc par l'école), et par son ouverture personnelle à Dieu. « Ce qui fait une nation prospère, c'est la probité des mœurs, l'ordre et la moralité comme bases de la famille, la pratique de la religion et le respect de la justice, c'est un taux modéré et une répartition équitable des impôts, le progrès de l'industrie et du commerce, une agriculture florissante et autres éléments du même genre. » « La question sociale n'est pas seulement économique, comme certains l'affirment ; elle est principalement morale et religieuse, et pour ce motif elle doit être résolue conformément à la loi morale et au jugement de la religion. »

CONCLUSION :

Le 20 Juillet 1903, Léon XIII s'en retourne à Dieu, sur ces paroles : « Andiamo all'Eternita ! » Il a demandé à être enterré dans l'église Saint-Vincent-et-Saint-Athanase, la paroisse du Quirinal (palais des Papes depuis 1583, à l'initiative de Grégoire XIII), dernier signe de son refus de l'occupation piémontaise...

Rien de ce que Léon XIII n'a semé n'a poussé de son vivant (ou si peu : la fin de l'esclavage et l'amélioration de la condition ouvrière). Pourtant, il a semé tout ce qu'il fallait pour l'Eglise et le monde, et qui s'épanouira plus tard :

- les accords du Latran de 1929 ;
- l'école libre ;
- le renouveau des études thomistes ;
- les relations oecuméniques, etc.

« Léon XIII a semé, à pleine volée et sans restriction, il a semé sans beaucoup récolter, il a semé pour l'éternité, et c'est cela qui fait de lui une lumière dans le ciel, *Lumen in coelo* (sa devise pontificale). »